

LA LITURGIE DU PLAISIR

Olivier Bauer

Dernière version « auteur » de l'article :

Bauer, O. (2001, 24 octobre). La liturgie du plaisir. *Le Temps*, Spécial Vin.

Selon le philosophe Michel Onfray, à chaque religion correspond une boisson : le thé au bouddhisme ; le café à l'islam ; le cacao aux Mayas ; quant au judaïsme, à la religion grecque et au christianisme, ils se partagent le vin. Depuis 2000 ans, les Églises chrétiennes ont mis le vin au centre de leur vie rituelle. Dans une eucharistie, une cène ou une communion, les chrétiens se souviennent de la mort de leur Seigneur en mangeant du pain, ils anticipent la venue du Royaume de Dieu en buvant du vin. Certes, ils le font avec modération. Les risques de sortir ivre d'une église sont minces. Les catholiques ont même longtemps réservé le vin aux seuls prêtres, et les protestants n'acceptaient à la communion que les adolescents de plus de 15 ans, après une initiation plus théologique qu'œnologique. Reste que les théologiens ont cet avantage sur les philosophes, ils boivent du vin alors que ceux-ci se contentent de digresser sur le Banquet de Platon.

Pourtant le raisin ne figurait pas parmi les plantes que Dieu a créées au troisième jour, soit qu'il ignorât la valeur de son jus fermenté, soit qu'il en craignit les abus, soit qu'il le gardât pour lui seul. Selon le Premier Testament (livre de la Genèse, chapitre 9, versets 20-27), c'est à Noé que revient le mérite de planter la première vigne, de vendanger les premiers raisins, de vinifier le premier moût et de prendre... la première cuite. Dans le Second Testament, c'est Jésus qui « sanctifie » définitivement le vin. D'ailleurs ses contemporains ne s'y sont pas trompés, eux qui l'accusaient d'être « un glouton et un ivrogne » (Évangile de Matthieu 11, 19). Qu'il y eût dans cette accusation une volonté de le dénigrer paraît évident, mais c'est pourtant bien à Jésus que l'Évangile de Jean attribue la transformation de 240 litres d'eau en vin — « c'est pas ce qu'il a fait de mieux ! » aurait dit un pasteur antialcoolique —, et c'est bien Jésus qui aurait fêté ses adieux en partageant une coupe de vin avec ses amis. « Il n'y a pas de vapeurs d'alcool sans alambic ! », comme on dit au Val-de-Travers.

Les auteurs des livres bibliques connaissent l'ambivalence du vin. S'il rend les êtres humains heureux en soulageant leurs blessures et leurs peines : « le vin réjouit le cœur des humains en faisant briller les

Olivier Bauer – olivier.bauer@unil.ch

Institut lémanique de théologie pratique – Faculté de théologie et de sciences des religions

Université de Lausanne (Suisse)

visages plus que l'huile» (Psaume 104, 15), il peut aussi provoquer des maux physiques ou psychologiques : « le vin mord comme un serpent, il pique comme une vipère » (Proverbes 23, 31-32). Le Premier Testament ne condamne irrévocablement qu'une seule ivresse, celle des rois et des prêtres : « s'ils boivent de l'alcool, ils oublieront les lois et trahiront la cause des petites gens » (Proverbes 31, 5). Les responsabilités exigent de la lucidité. Quoique les manifestations de la foi soient parfois proches de l'ébriété — « ils sont pleins de vin doux » jugent certains témoins du don de l'Esprit aux disciples (Actes des Apôtres 2, 13) —, le Second Testament porte un jugement moral plus sévère sur les ivrognes. Paul les inclut dans une longue liste de gens qui seront, à son avis, privés du Royaume de Dieu : « ni les voleurs, ni les accapareurs, ni les ivrognes, ni les calomnieurs, ni les filous n'hériteront du Royaume de Dieu » (première lettre aux Corinthiens 6, 10). Ce double souci d'hygiène des corps et de salut des âmes va motiver la lutte chrétienne contre l'alcoolisme, que mène par exemple la Croix-Bleue, fondée par un pasteur suisse Louis-Lucien Rochat en 1877.

Le christianisme n'a pas plus inventé la vigne ou découvert le vin, qu'il n'a innové en lui donnant un rôle liturgique. Il n'a fait que prolonger la place prépondérante que le vin occupait tout autour de la Méditerranée, dans les cultures juives et grecques dont le christianisme est issu. Son génie, c'est d'avoir su « évangéliser » certaines pratiques, certains symboles qui le précédaient pour qu'ils expriment sa manière de concevoir la relation entre Dieu et les êtres humains. Le vin fonctionne comme un support symbolique adéquat pour transmettre le message de l'Évangile. Son usage festif exprime le bonheur du Royaume de Dieu. La pourriture du raisin, qui donne naissance au vin, rappelle la mort de Jésus et sa résurrection. Enfin, les nombreuses grappes que contient un seul verre de vin signifient l'espérance d'être un jour tous rassemblés auprès de Dieu.

Le vin joue un rôle si important dans le christianisme que certains théologiens ont estimé que rien ne pouvait le remplacer : une communion sans vin ne serait pas une communion chrétienne. Cette attitude radicale, relativement anecdotique tant que le christianisme est resté limité à des régions où poussait la vigne, a eu de graves conséquences lorsque les missionnaires l'ont implanté sur les cinq continents. Longtemps, les Églises chrétiennes ont estimé que les boissons locales ne permettaient pas de célébrer l'eucharistie ou la cène. Sans exagérer l'influence des Églises chrétiennes, on peut penser que l'usage liturgique du vin en a favorisé la production de vin dans les anciennes colonies européennes, dont le Chili et l'Afrique du Nord pour les catholiques, l'Afrique du Sud et l'Australie pour les protestants. Mais interdire le thé, le vin de palme ou la noix de coco n'était pas légitime. Cela revenait à confondre le christianisme et la culture dans laquelle il s'était développé. Aujourd'hui, les théologiens chrétiens ont

reconnu que le lien entre vin et christianisme n'est pas théologique, mais culturel. Les communautés chrétiennes d'Afrique, d'Asie ou du Pacifique utilisent de plus en plus leurs propres boissons symboliques pour célébrer la communion.

Certains vins ont la réputation d'être protestants ou catholiques. Les critères de jugement paraissent très stéréotypés : le vin de Bordeaux serait protestant parce qu'il « ne se livre ni facilement ni précocement », parce qu'il « n'est pas fait pour être consommé avec excès » (*L'Amateur de Bordeaux*, n° 71). L'acidité mythique des vins neuchâtelois et genevois trouverait-elle alors son origine dans la Réforme protestante ? Peut-être que le taux d'ensoleillement joue un rôle plus important. On peut cependant découvrir des similitudes géographiques comme si la terre donnait le même caractère aux vins et aux gens qu'elle porte. Ainsi les vins des Cévennes seraient « austères » comme les protestants qui s'y sont battus et les vins de Bourgogne ronds comme les moines de ses nombreuses abbayes. Les paroisses n'utilisent pas de tels critères pour choisir leur « vin de messe ». Du côté catholique, le magistère spécifie que le vin doit être « pur ». Pour des raisons éminemment pratiques, les prêtres préfèrent utiliser du vin blanc — pour ne pas salir le chiffon blanc avec lequel ils essuient le calice — et liquoreux — pour qu'il ne s'altère pas d'une messe à l'autre. Du côté protestant, aucune règle ne vient limiter ou orienter le choix des paroisses. Certaines choisissent le vin le moins cher. Symboliquement, on peut y lire un rappel de l'humilité chrétienne, mais d'un point de vue purement gustatif, une piquette peut-elle faire « goûter comme le Seigneur est bon » ? Dans les régions viticoles de Suisse romande, on utilise souvent un vin du terroir, parfois offert par un vigneron. Le vin est donc souvent blanc, ce qui surprend parfois les nouveaux communiants. On rappelle ainsi que Jésus vient rencontrer chacun dans son coin de pays. Mais de temps en temps, on pourrait servir un grand cru. Qui sait, une seule goutte de vin d'Yquem pourrait donner l'envie de se laisser enivrer par l'amour de Dieu ?